

TEMPERATURE

Du 16 mars 1904

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Russes et Japonais en présence.

Il a été commis par la Russie, non pas seulement des défaits de la guerre actuelle, mais bien auparavant, des fautes immenses, inexplicables, on pourrait presque ajouter irréparables.

Personne dans l'entourage du Tsar ne devait ignorer ce dont étaient capables les Japonais. On les avait vus à l'œuvre lors de leur conflit avec la Chine.

Les hommes qui s'occupent quelque peu de politique avaient été frappés des progrès que les sujets du Mikado avaient faits dans presque toutes les branches des activités et des connaissances humaines. Il y avait entre eux et le reste de la race jaune une distance énorme.

C'étaient évidemment des populations avec lesquelles il fallait compter dès lors. Les succès qu'ils avaient remportés durant et après la guerre sino-japonaise, avaient exalté leurs esprits et enflammé leurs ambitions. Ils faisaient tout à l'européenne et ils l'avaient d'autres visées que de frayer d'égal à égal avec les populations de l'Occident, ils ne cherchaient de tous les côtés que des occasions de satisfaire leurs prétentions et ils y ont réussi.

Il sont entrés en commerce avec toutes les nations civilisées et il faut convenir qu'ils tiennent parmi elles leur rang d'une façon très convenable.

L'ambition les ayant mordus au cœur, ils ont voulu entrer dans le concert européen, et ils se sont mis à l'œuvre immédiatement avec autant de courage que d'intelligence. C'est à présent que ne s'agit pas d'apercevoir tout d'abord les peuples occidentaux. Les Japonais ne tarderont pas à dévoiler leurs prétentions. Ils s'étaient déjà mesurés avec les Chinois; ils voulaient en faire autant avec les Russes qui étaient presque leurs voisins.

Ces derniers n'y prirent pas garde tout d'abord; ils étaient trop préoccupés de leurs améliorations intérieures et de leurs grandes entreprises pour songer à renouer ces nouveaux venus au fond de leur île. Les Japonais en profitèrent pour se créer une armée puissante, une marine formidable, munies des engins destructeurs les plus terribles. Ils en avaient tout le temps, tous les moyens. Personne ne s'y opposait; tout le monde les encourageait, au contraire, à persévérer dans leurs essais. La Russie elle-même qui avait tout intérêt à médérer cette fureur d'armement ne disait mot et laissait faire, ne songeant même pas à s'armer de son côté, pour repousser une attaque qui était possible, probable même.

C'est ainsi que, quand ont commencé les hostilités provoquées par les impatiences du Japon, la Russie s'est trouvée de plusieurs mois en arrière de son adversaire.

A l'heure qu'il est encore, l'égalité des forces n'est même rétablie ni entre les deux armées de terre.

L'armée russe est peut-être aujourd'hui la plus considérable qu'il y ait au monde.

Vous pouvez la chercher tant que voudrez sur le terrain de la lutte, vous ne l'y trouverez pas; elle est en marche quelque part, perdue sur un immense espace, entre la Baltique et la mer du Japon.

Ce qu'il faudra de temps pour concentrer toutes ces troupes et les lancer sur l'ennemi, Dieu seul le sait.

C'est là justement ce qui inquiète les nations neutres qui n'ont rien à faire dans cette triste querelle suscitée par une ambition maladroite.

Ce qui vient encore redoubler les incertitudes de la situation, c'est que les hostilités ayant été engagées précipitamment de part et d'autre, sans qu'aucun des deux combattants ait eu le temps de se rendre compte des forces de son adversaire, on s'est vu obligé de tout changer à la fois, plans de campagne et commandants; en sorte que, à l'heure qu'il est, tout ou presque tout est à recommencer sur de nouveaux frais.

En attendant, les deux armées marchent l'une contre l'autre; elles se rapprochent; demain, peut-être elles se heurteront.

Quel sera le résultat de ce choc, on l'ignore. Mais quoi qu'il advienne, il ne peut avoir de suites définitives, les Russes étant toujours en marche et n'ayant pas encore atteint le but qu'ils poursuivent.

La république de Panama.

Au moment où un déluge de dépêches plus alarmantes les unes que les autres inonde les colonnes de nos journaux, s'affirmant hardiment chaque matin pour se démentir effrontément le soir, on se sent tout heureux d'avoir à relater quelque nouvelle intéressante qui ne peut que rassurer les esprits et rasséréner un horizon chargé de nuages menaçants.

La dépêche est d'autant plus consolante qu'elle nous concerne spécialement et qu'elle est un présage de paix et de prospérité pour le pays que nous habitons. Tout l'Orient peut-être en feu, l'Occident jouit de la paix la plus profonde.

Dans certains parages pourtant il brillait parfois quelques éclairs qui faisaient redouter la tempête. Il s'était opéré, il n'y a pas longtemps, une sécession dans une partie de l'Amérique Centrale.

Le département de Panama s'était séparé de la Colombie et déclaré indépendant. Bien que la révolution se fût accomplie pacifiquement et qu'il n'y eût pas une seule goutte de sang versé, la Colombie n'admettait pas cette déclaration d'indépendance; elle réclamait la province perdue et l'on pouvait s'attendre à tout moment à une invasion du Panama. Jusqu'ici tout s'était borné à des menaces qui n'avaient pas été suivies d'effet. Mais la revendication n'en existait pas moins, et il ne fallait qu'une occasion plus ou moins favorable pour déterminer la Colombie à envahir l'Isthme de Panama, ce qui eut forcé les Etats-Unis à prendre les armes pour maintenir l'indépendance de cette région dont elle a la garde, en vertu des traités.

Cette menace n'existe plus, grâce au ciel.

Après plusieurs tentatives infructueuses de reprise de possession, la Colombie a fini par renoncer à ses prétentions; elle s'abstiendra désormais de toute attaque et elle interdit, elle condamne la moindre tentative de ce genre, de la part de toute autre puissance. Elle a raison et l'on ne peut que la féliciter de parti qu'elle vient de prendre. Toute autre conduite ne pouvait que lui occasionner des déboires, des humiliations, même des désastres irréparables.

La sagesse, la prudence dont il a déjà donné tant de preuves dans les questions nationales et internationales, Panama vient de les apporter également dans l'élucidation des problèmes économiques.

Il s'est bien gardé de rentrer dans l'arène par une hérésie. Il a adopté l'or comme étalon météorique; il a mieux fait encore, il a adopté le système que l'Union américaine a mis en vogue: même titre, mêmes dimensions, même poids, même modèle; de telle sorte que, dès son entrée dans le monde, il se trouve, au point de vue économique, complètement au niveau des autres puissances.

UNE LEGENDE RUSSE.

Une légende curieuse circule dans les campagnes russes.

Le général Skobeleff n'est pas mort, dit-on; le héros de Plevna est seulement détenu dans un donjon, d'où il va sortir pour prendre le commandement des armées d'Extrême-Orient.

Voici, d'ailleurs dans sa naïveté, le récit qui court les sables:

"Yint un jour Michael Dimitrowitch (c'est le général Skobeleff) trouver notre Petit-Père le Czar et lui dit:

— Seigneur, laissez-moi faire la guerre aux Allemands!

Et Petit-Père le Czar lui répondit:

— Impossible, mon fils, les Allemands sont nos bons voisins!

Michael Dimitrowitch vient une seconde fois et lui dit:

— Seigneur Czar, laissez-moi faire la guerre aux Anglais!

Et Petit-Père le Czar lui répondit:

— Impossible! les Anglais sont les meilleurs clients de nos commerçants!

Michael Dimitrowitch vint une troisième fois trouver Petit-Père le Czar et lui dit:

— Permettez-moi, seigneur, de battre les Turcs!

Alors, Petit-Père se fâcha, fit enfermer Michael Dimitrowitch dans le donjon de Soucharéf et lui dit:

— Tu resteras ici tant que tu n'auras pas appris à parler japonais, et tu ne sauras parler japonais que lorsque je partirai en guerre contre le Japon!

Or, cette guerre a commencé. Dans le donjon, le héros s'éveille de son long sommeil. Il va partir pour conduire à la victoire les troupes qui combattent près du Soleil levant.

THEATRES.

TULANE.

"Dorothy Vernon" est le triomphe de l'amour chevaleresque et en même temps celui de Miss Bertha Galland, une des plus charmantes artistes de la scène américaine. Son engagement est une bonne fortune pour le Tulane.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Billy Van, miss Rose Beaumont et miss Marguerite Valbe poursuivent le cours de leurs succès à l'Orpheum.

A côté d'eux se font bruyamment applaudir Mitchell et Love, Thos Curtis, Mignonne Kolin, Coakley et McBride, les sœurs savantes de Galetti, etc.

Chaque représentation est accompagnée d'une série de peintures vivantes qui doublent l'attrait du spectacle.

Il y a matinée tous les jours.

CRESCENT.

"The Wizard of Oz" fait florès au Crescent. "The Wizard" n'est qu'un prétexte pour permettre aux auteurs d'offrir au public une foule de scènes plus brillantes, plus bouffonnes les unes que les autres. Aussi, quel succès!

GRAND OPERA HOUSE.

"Beware of men" est un des drames les plus émouvants qu'il n'ait jamais interprétés la troupe Baldwin-Melville. Il fait salle comble, depuis dimanche, et il en sera ainsi toute la semaine. On peut dire que c'est un des plus brillants succès du Grand, durant la saison actuelle.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Un monsieur auquel on vient de servir une bouteille de vin, dans un restaurant, voit s'approcher le patron qui, la bouche au cœur, lui dit:

— Comment trouvez-vous mon vin? Fumoux, n'est-ce pas?

— Oh! oui, répond le consommateur, l'eau m'en vient à la bouche...

Berlusconi se plaint. A la descente du train, d'arriver, il est incommodé pendant tout le voyage par la sensation désagréable de la marche en arrière.

— Mais il vous fallait changer de place avec un de vos voisins de face, lui dit un ami.

— Impossible, répond Berlusconi, j'étais seul dans mon compartiment!

Dans la colonie allemande du sud-ouest de l'Afrique.

Berlin, Allemagne, 16 mars.— Des lettres de la colonie allemande du sud-ouest de l'Afrique apportent des détails sur les horribles traitements infligés aux colons, dont treize ont été tués sur place ou torturés, jusqu'à la mort dans le seul district d'Okahandja. Des femmes ont été outragées et écartelées, puis des parties de leurs corps ont été clouées aux portes de leurs maisons.

On a vu fréquemment des jeunes garçons mutilés mourir lentement. En arrivant devant une ferme la colonie expéditionnaire a vu les têtes des anciens occupants attachées au toit.

Ces spectacles semblent avoir provoqué de la fureur chez les soldats.

Les lettres expriment un ardent désir de vengeance, une détermination de "tuer tout ce qui est noir", comme le dit un des correspondants.

Aussi quelques journaux proposent au gouvernement de donner par télégraphe au colonel Leutwein, gouverneur de la colonie allemande du sud-ouest de l'Afrique, l'instruction de recommander aux soldats de se retenir et de conduire la guerre d'une façon civilisée. Le colonel lui-même est l'objet de critiques, et le "Tagblatt" donne à entendre qu'il sera rappelé.

Instructions du ministère d'état à Washington.

New York, 16 mars.— Il est donné à entendre que les fonctionnaires de la ligne de steamers Clyde ont reçu du ministère d'état à Washington l'instruction de ne plus accepter d'armes et de munitions pour les révolutionnaires de Jimenez à Saint-Domingue.

Le général Jimenez fait des arrangements, dit-on, pour faire venir des munitions de guerre du Canada.

LE PROCES

De la République de Colombie à la compagnie du Canal de Panama.

Paris, France, 16 mars.— Les débats du procès intenté à la compagnie du canal de Panama par la République de Colombie pour empêcher le transfert de la concession aux Etats-Unis ont été repris aujourd'hui au tribunal de la Seine.

Le procès excite un vif intérêt et de nombreux Américains assistent à l'audience d'aujourd'hui.

Me Du Buit, ancien président du tribunal, a continué sa plaidoirie en faveur du droit de la compagnie de vendre sa concession aux Etats-Unis.

Il a déclaré hautement que c'était sur l'insistance formelle du gouvernement de la Colombie que la compagnie avait finalement consenti à traiter avec les Etats-Unis. Avant de prendre date la compagnie avait répondu aux ouvertures des Etats-Unis par le silence ou des refus, et c'est la Colombie qui la persuada finalement de prendre en considération le transfert aux Etats-Unis.

L'initiative des négociations pour la vente n'a pas été prise par nous, s'est écrié M. Du Buit, mais par le gouvernement de la Colombie.

En outre l'avocat a affirmé que la République de Panama était un état souverain complètement organisé, et il a ajouté:

"De quel droit la Colombie vient-elle contester l'existence de la République de Panama, quand le gouvernement français et les gouvernements des autres nations du monde l'ont reconnue comme état souverain? Laissez la Colombie et le Panama régler leurs différends, mais cela ne doit pas porter préjudice aux droits que des tiers étrangers ont acquis à grands frais."

En concluant M. Du Buit a posé la question significative suivante:

"Pourquoi solliciterions-nous votre consentement quand votre autorité a cessé d'exister? Parions franchement: c'est une question de prix, n'est-ce pas? Il est préférable que nous ne discutions pas ce côté de la question."

Me Guillaume, représentant de Bonaparte Wyse, le concessionnaire original, a rappelé à la cour que le tribunal de la Seine avait décidé le 15 mars 1902 que la compagnie pouvait opérer le transfert, mais avait limité le délai au 4 mars 1903.

Il a prétendu que cette décision interdisait le transfert aux Etats-Unis après cette dernière date.

L'assertion de Me Du Buit, qu'en somme le consentement des Colombiens au transfert n'est qu'une "question de prix" a été très commentée.

Instructions du ministère d'état à Washington.

New York, 16 mars.— Il est donné à entendre que les fonctionnaires de la ligne de steamers Clyde ont reçu du ministère d'état à Washington l'instruction de ne plus accepter d'armes et de munitions pour les révolutionnaires de Jimenez à Saint-Domingue.

Le général Jimenez fait des arrangements, dit-on, pour faire venir des munitions de guerre du Canada.

Mort de M. Edgar Nott.

Il n'est assurément pas de devoir plus pénible pour nous que de faire part de la mort d'un homme entouré de considération, d'estime; d'un homme occupant un rang élevé dans notre communauté; d'un homme enfin à l'extérieur d'une conduite duquel tous se plaisaient à rendre hommage. Il semble que de tels hommes ne devraient jamais être ravis à la société parce qu'ils lui sont utiles et en sont l'ornement.

Pénible, écrivons-nous plus haut, est ce devoir; mais douloureux devient-il quand celui qui nous quitte était un ami avec lequel nos relations, pour n'être pas de tous les jours, n'en étaient pas moins des meilleures, des plus cordiales.

Est décédé hier matin, à dix heures et demie, cet ami dont nous parlons, M. Edgar Nott, non pas d'une façon inattendue, hélas! non; mais à un âge où quand on est conscient, on se résigne difficilement à descendre dans la tombe; à un âge où l'on aime immensément la vie, où les attachements sont plus durables, parce qu'ils sont plus profonds.

Depuis quelque temps déjà, M. Nott était malade; il avait dû, à la suite d'une prostration nerveuse, croyons-nous, renoncer à la vie qu'il menait depuis tant d'années, entre quatre murs, ayant de graves responsabilités à supporter et privé de tout exercice physique. La vie cérébrale chez lui absorbait l'autre.

Les premières atteintes de son mal ne lui causèrent aucune alarme et n'émergèrent nullement son entourage; l'homme plein de santé, plein de vitalité qu'était M. Nott, triomphant aisément, espérait-on, d'une passagère indisposition; et les soins les plus éclairés, les plus dévoués furent prodigués au malade.

Grande fut la sympathie en ville quand on apprit la maladie de M. Nott, non moins grande fut l'anxiété quand on vit se prolonger son état maladif; et poignante est la douleur que cause aujourd'hui sa mort.

M. Nott était né à la Nouvelle-Orléans le 21 avril 1845; c'est à l'école de M. Lord qu'il fit ses premières études classiques, et c'est au collège des Jésuites de Spring Hill qu'il fit les dernières.

Quand éclatèrent les hostilités entre le Nord et le Sud, M. Nott, bien que tout jeune, s'enrôla sous les drapeaux de la Confédération et prit du service dans l'artillerie légère de Bridge. Pendant les cinq années que dura l'inégale et sanglante lutte, M. Nott se trouva mêlé à tous les engagements; il se distingua sur les champs de bataille de la Caroline du Sud et de la Géorgie.

A la conclusion de la paix, au mois de mai 1865, il revint à la Nouvelle-Orléans et trouva de l'emploi dans la maison Harlow J. Phelps, faisant le commerce des cotons. Quelques années plus tard, la maison cessant d'exister, il devint l'associé de M. Adam Thompson dans l'exploitation d'une raffinerie. Après cela il remplit les hautes fonctions de caissier de notre Bureau de Poste, et pendant qu'il travaillait pour le gouvernement, une offre lui fut faite qu'il crut devoir agréer; d'entrer au service de la Banque du Canal en qualité de sous-caissier. La compétence et le zèle dont il donna de nombreuses preuves lui valurent une promotion, et le subalterne devint chef. Pendant quinze années M. Nott tint la caisse de l'importante institution; c'est sans doute sa trop grande assiduité à un travail absorbant qui ébranla sa santé avec le résultat que l'on sait.

M. Nott avait épousé une demoiselle Kennedy qui lui survit. Inaltérablement heureuse fut leur union. Ils marchaient calmes, serins dans la vie, s'aimant, se soutenant l'un l'autre, satisfaits de leur bonheur et donnant au monde le réjouissant spectacle de la plus touchante intimité. Bon fils, bon frère, bon ami, il était naturel qu'il fût bon époux; et sa plus grande consolation à son heure dernière aura sans doute été d'avoir compris et rempli tous ses devoirs envers la famille et la société.

Il laisse en héritage mieux qu'une fortune: un nom digné de tous les respects; un impérissable souvenir d'honneur, de probité, d'austérité qu'évoqueront toujours avec fierté cette mère, cette épouse, ces frères qui l'aimait si tendrement, et qui le lui rendaient largement.

Que la mort vaille à l'opiniâtre travailleur que fut l'excellent homme un repos mérité et cette autre chose... la Terre Promise.

Un condamné qui veut être exécuté.

Aibany, N. Y., 16 mars.— Le gouverneur Odell a reçu une lettre des plus extraordinaires dans laquelle un condamné à mort le requiert d'intervenir pour empêcher toute tentative de retarder l'exécution.

L'auteur de cette lettre est un matelot du nom de Frank M. Burns, qui a été condamné à Brooklyn pour le meurtre de George B. Townsend le capitaine de son navire.

Il est enfermé dans la prison de Sing Sing et il aurait dû être exécuté le 8 février dernier. L'exécution a été renvoyée à cause d'un appel fait par les avocats sans le consentement du condamné.

Dans sa lettre Burns dit en substance qu'il croit mériter la peine de mort et qu'il veut la subir aussi promptement que possible.

Il déclare ne pas vouloir d'une nouvelle audition de cause, attendu qu'il ne peut dominer son tempérament violent et que probablement il commettrait d'autres crimes.

Le gouverneur Odell laissera-t-il suivre son cours.

Les missionnaires américains en Corée.

Washington, 16 mars.— M. Allen, ministre des Etats-Unis à Seoul, annonce aujourd'hui par le câble au département d'état l'arrivée du Cincinnati à Chemulpo avec vingt-cinq Américains de Chemulpo.

En même temps le ministre dit que les missionnaires du département de l'Etat de Ping Yang ont refusé d'envoyer leurs femmes et leurs enfants à bord du Cincinnati, qui les aurait conduits en lieu sûr.

Cette attitude des missionnaires est familière aux fonctionnaires du département d'Etat. Ils font toujours des efforts pour induire ces zélés personnes à rentrer temporairement à quelque point où elles seraient en sûreté, mais souvent en vain, comme c'est le cas en Corée.

Ils ont cependant montré clairement aux représentants des missionnaires des Etats-Unis qu'ils ne peuvent employer l'armée et la marine à des expéditions dans un pays qui est le théâtre d'une guerre.

Si les missionnaires, après un avertissement persistant à rester, le gouvernement ne peut pas les ramener, et ils doivent se résoudre à courir les mêmes chances que les autres civils.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

No 59 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

TROISIEME PARTIE

II

L'APPRENTISSAGE DE LA DOULEUR.

Suite.

— Pourquoi qu'il crie, le papa Poissonnet? ... Et même qu'il

tape, quand il en a assez de crier?... C'est que le fils de l'épicière de la rue Siam s'est mis dans la tête de m'épouser... et aussi le coiffeur qui vient de s'établir...

— Amandine, tu sais bien que je suis prêt?

— Toi, poule mouillée! ... Je te défends de parler de ces hommes... ou je serais capable, en rentrant à Brest...

— Pas de bêtises, hein, s'il te plaît!

Car si elle adorait les agaçher tous tour à tour, et ce joli coiffeur, et ce gentil boutiquier, et vous ceux qu'elle ne disait pas, elle ne volait pas de grabage, ni rien de définitif, tant que cela marchait de réguler sur tous!

— Et toi?... m'épouser... tant que tu seras sous le coup de l'oncle Le Bontu? ... Pauvre petit!

— Mais il te massacrerait...

— Et se marier, ici, à Brest! Et vivre dans leur broutilard, leur pluis à perpétuité... et la boutique au père Poissonnet... et tes at-trapades! ... Ça ça ne cessait pas de rester en Bretagne...

— Non, non, merci! J'en ai assez, assez, assez! ... Et toi, l'en as pas assez d'abêir, tout le temps, comme un petit gamin?

— Tais-toi... tais-toi, Amandine! fit-il avec rage. Est-ce que c'est pas pour toi que je viens de me présenter chez Cardener de telle façon qu'il m'a tout de suite prié de chercher de la besogne autre part! ... Et

maintenant, personne ne voudra plus de moi! à Brest, personne! Et c'est à Paris seulement! ... Ah! Paris! Paris!

Il ne l'avaient jamais vu, ni l'un ni l'autre.

Mais c'était, pour eux, comme la terre promise, où tout serait libre, agréable, où pour Claude, la besogne se ferait en riant, et où, pour sa camarade, le perpétuel amusement serait la règle.

— Alors... alors, Amandine, tu veux que nous partions? ... Quand? ... Comment? ... Et là-bas, tu crois que je réussirai? ...

Car, bien bonnettement, dans sa folie, il n'entrevoit pas autre chose qu'une vie de travail dont ce capiteux amour était la récompense... Sa mère, sa tante, Gracieuse, en souffriraient bien!

Car si elle le savait heureux! Et quant à son oncle, il le maitrait, en lui montrant de quoi il était capable!

Mais le sourire pervers d'Amandine le troublait; et il sentit de la glace couler dans ses veines, quand la jolie fille lui répondit, bien tranquillement:

— Tu voudrais pas que nous partions ensemble? ... Ah non! ... Et papa? ...

Abagardi, Claude murmura: — Tu peres... dont tu me disais tout à l'heure que tu avais assez... qui te fait des scènes... qui t'a même frappé? ...

— Et dur, ça c'est vrai! ... Mais c'est que je l'avais fait enrager! ... Et ça ne l'empêche

pas d'être papa... d'être tout seul... Il s'embêterait trop, tu comprends, sans sa Didié! ...

— Alors... Alors quoi? ... Que veux-tu? ... A quoi m'as-tu posé? ...

L'inquiétude venait un peu de remords dans son âme.

Mais Amandine le retournait aussitôt par ces mots, prononcés de sa voix la plus caressante, la plus captivante:

— Ce que je veux? ... ce que je veux, p'tit chéri? ...

Le savait-elle elle-même, en dehors de cet invincible désir d'aller à Paris, et d'y traîner dans ses jupes l'amoureux qui occupait la plus grande place... momentanément... parmi ses caprices? ... Mais elle avait un bien autre besoin de nouveaux hommages et surtout de cette indépendance qui faisait qu'elle éprouvait l'impression d'être prisonnière dès que des bras se soulevaient autour de son cou.

— C'est que je veux, p'tit chéri! faire de la peine à personne, d'abord! Et mon papa est très gentil, tu sais... s'il a la main un peu lente et la parole un peu vive... Songe qu'il me possède de quel monde... Il se rassurait trop, sans moi! ... Alors, il faut qu'il se décide, lui aussi, à venir à Paris! Et tu comprends, qu'il ne pourrait pas, s'il savait que nous nous en sommes allés tous les deux...

— Comment vas-tu faire, alors?

Elle eut l'air de s'emporter. — Comment vas-tu faire? ... Comment vas-tu faire? ... Si tu crois que ça se trouve tout de suite? ... Quoi? ... J'ai mon idée!

Et son sourire rassurant Claude, qui ne pulsait plus sa volonté dans le regard de sa mère ou de Gracieuse, ne cherchait son inspiration que sur ces lèvres amoureuses, dans ce regard de charbon.

Amandine continuait: — Papa ne s'y amuse pas plus que moi, à Brest! Et pour ce qu'il y bricole... Sans les gâteries de ma tante et de ma marraine, on n'arriverait pas tous les jours sans aïe-roche au bout de l'année... tandis qu'à Paris... Il est malin, tu sais, papa! Il se tirerait tout de suite d'affaire...

Il venait à l'esprit de choses pour les bicyclettes... Et, l'autre jour, il n'y a eu que lui qui ait été capable de réparer l'auto qui était restée en panne... rue de Siam...

— Alors, pourquoi y demeurerais-tu, à Brest?

— Ça... j'ai pas! Et Amandine en hochant la tête.

Et elle ne mentait pas à cette minute; car cent fois, elle se l'était posée cette question: "Pourquoi son père, qui regrettaient toujours Paris, demeurait-il occupé au bout de la France, alors que la fortune l'attendait peut-être dans la capitale?"

— Mais si tu savais ce qu'il est content, quand les touristes de

Paris mettent le pays sans dessus dessous! ... Si tu l'entendais parler de Paris, alors! ... Et tu le voyais rôder, autour de tous ces gens, ces cyclistes, ces coureurs, ces entraîneurs, ces autos qui nous arrivent de Paris! ... C'est comme s'il respirait l'air de son boulevard... Aussi, cette année, je l'ai si bien tarabasté, que lui, qui n'aime pourtant guère se mettre en avant, il va être du contrôle de la course Paris-Brest...

Et comme Claude avait un mouvement étouffé:

— C'est à dire, reprit-elle, pas du contrôle, si tu veux... à côté... pour les accidents, les réparations, le graissage des machines... et peut-être pas à Brest même, mais sûrement à Lanterneau... Il va donc s'y trouver forcé, un million de ces Parisiens! Je veux qu'il s'en aille, qu'il n'ait plus qu'à Paris à la bouche quand ce sera fini et qu'il rentrera à la boutique... où il va se raser... surtout si nous avons quinze bons jours de pluie... comme l'année dernière... au mois d'août... Et alors je saurai bien le retourner enfin... A bon